

## « Par réalité et perfection, j'entends la même chose ». Retour à Fukushima.

Author : Eric Delassus

Categories : [Monde](#)

Date : 16 septembre 2014

*Nous publions avec l'aimable autorisation d'Eric Delassus et celle des éditions de l'Harmattan les « bonnes feuilles » de son dernier ouvrage : [La Précarité de la Vie, Sagesse de l'homme vulnérable](#), qui vient de paraître. Ce petit texte a été écrit quelques jours après le drame de Fukushima en mars 2011.*

Le drame qui se déroule aujourd'hui dans l'archipel nippon, ne peut que nous faire penser au poème rédigé par Voltaire pour s'opposer aux partisans d'une théodicée jugeant que tout ce qui se produit dans la nature obéit à un plan divin et que les pires maux visent finalement toujours un bien dont nous ne saisissons pas toujours les justifications :

O malheureux mortels ! ô terre déplorable !  
O de tous les mortels assemblage effroyable !  
D'inutiles douleurs éternel entretien !  
Philosophes trompés qui criez : « Tout est bien » ;  
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,  
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,  
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,  
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;  
Cent mille infortunés que la terre dévore,  
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,  
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours  
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours<sup>[1]</sup> !

Il est cependant curieux qu'un homme qui affirme : « L'univers m'embarrasse et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.<sup>[2]</sup> » puisse porter une telle critique contre la croyance en la Providence divine. Il est certes vrai que le déisme de Voltaire se distingue du théisme en ce qu'il ne voit en Dieu qu'un grand ordonnateur de l'univers sans pour autant en faire un être bon et bienveillant pour les hommes. Le moins que l'on puisse dire, cependant, c'est que l'heure que donne cet horloger est un peu trop souvent celle du malheur et du trépas.

Spinoza me vient aussi à l'esprit lorsque je pense à cette vague immense déferlant et détruisant tout sur son passage. C'est principalement à l'appendice de la première partie de l'*Éthique* que je pense, ce texte dans lequel Spinoza montre à quel point le préjugé finaliste peut conduire à des

absurdités. Ainsi ceux qui, s'inspirant d'Aristote, ont tendance à croire que « la nature ne fait rien en vain », en arrive à justifier la chute d'une pierre tombant d'un toit pour tuer un homme en se réfugiant « dans la volonté de Dieu, c'est-à-dire cet asile de l'ignorance<sup>[3]</sup> ».

Et pourtant, Spinoza affirme dans la partie suivante que la réalité est perfection, ce qui a certainement dû faire bondir Voltaire, s'il a pu avoir sous les yeux le texte de l'*Éthique*. Mais la thèse de Spinoza est cependant bien différente de celle de Leibniz qui prétend que nous vivons dans le meilleur des mondes possibles :

Il y a en Dieu la *puissance*, qui est la source des idées,  
et enfin la *Volonté* qui fait les changements ou productions selon le principe du meilleur<sup>[4]</sup>.

D'une part parce qu'il n'y a pas pour Spinoza une diversité de mondes possibles, il n'y en a qu'un seul, celui qui est et qui est nécessairement ce qu'il est parce qu'il ne pourrait être autrement, et c'est cette nécessité qui fait sa perfection. Mais perfection et nécessité ne signifient pas ici que ce monde convient toujours aux hommes et que ce qui se passe en lui leur est indispensable. La perfection de la nature vient de ce qu'elle existe et de ce qu'elle se suffit à elle-même pour exister et se transformer sans cesse en produisant sans cesse des modes distincts et singuliers, c'est-à-dire de nouvelles manières d'être. Aussi, faut-il pour qu'une manière d'être voit le jour, qu'une autre disparaisse, la nécessité de la nature est ici totalement aveugle. Non pas que Dieu ou la Nature soit mauvais, il n'y a pas de mal dans la nature. Mais ce n'est pas pour autant que Dieu est bon. Comme le souligne Gilles Deleuze, si pour Spinoza le mal n'existe pas, c'est parce que tout simplement pour lui il n'y a pas de bien non plus. Il n'y a dans la Nature que du bon et du mauvais pour nous, mais ce qui est mauvais pour nous peut être bon pour autre chose. Ainsi la maladie n'est pas bonne pour moi, mais l'est pour le virus qui vit aux dépens de mon organisme. Aussi ce qui est réel est bien parfait, mais n'est pas nécessairement bon pour nous. C'est pourquoi nous avons le droit de transformer la nature pour la rendre meilleure pour nous. Il nous faut cependant, pour la transformer efficacement, en bien comprendre les lois, pour ne pas en subir les effets dévastateurs. C'est probablement cette compréhension qui manqua aux concepteurs des centrales nucléaires nippones qui ont oublié que « l'homme n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire<sup>[5]</sup> », et que cette formule ne vaut pas que pour les affects de l'homme, mais aussi pour tous les autres phénomènes naturels. Quoi qu'il fasse, l'homme est régi par les lois constantes d'une nature à laquelle il ne peut commander qu'en lui obéissant<sup>[6]</sup>.

**[Conseillé par la rédaction d'iPhilo : Éric Delassus, \*La Précarité de la Vie, Sagesse de l'homme vulnérable\*, Éditions L'Harmattan, Paris, 2014.](#)**

[1] Voltaire, Poème sur le désastre de Lisbonne.

[2] Voltaire, Les cabales.

[3] Spinoza, *Éthique*, Première partie, Appendice.

[4] Leibniz, *Monadologie*, § 48, Éditions critique établie par Émile Boutroux, Le livre de poche, 1991, p. 151.

[5] Spinoza, *Éthique*, Troisième partie, Préface.

[6] Francis Bacon, *Novum organum*.